

paix; il sait qu'une guerre dans les circonstances actuelles compromettrait l'œuvre qu'il a commencée, et que si la France était vaincue, tout le bénéfice de Sadowa serait perdu; il sait que l'unité allemande s'opérera plus sûrement par la paix que par la violence, aussi le parti de la guerre qui compte de nombreux adhérents dans l'entourage du roi, accuse M. de Bismarck d'être trop allemand et pas assez Prussien. L'éloignement de M. de Bismarck pourrait donc avoir de fâcheuses conséquences pour la paix européenne, si nous n'étions dans cette période de l'année où le besoin de repos et les plaisirs de la villégiature contrebalancent les visées ambitieuses des puissances de la terre.

Les paroles échangées lundi, entre l'Empereur et le nouvel ambassadeur de Russie ont causé quelque surprise, car on était tant soit peu inquiet sur la nature des rapports entre la Russie et la France. La petite note que j'ai publiée hier matin le *Moniteur* peut être jugée une nouvelle preuve de l'excellence de ces rapports.

Quant à la mesure en elle-même, il ne faut pas s'abuser sur sa valeur; l'adhésion du gouvernement français est simplement un acte de courtoisie, et nous ne croyons pas sortir des convenances quand nous disons que la proposition de l'Empereur de Russie obtiendra auprès de l'opinion publique européenne un très-médiocre succès. Quand on supprime d'un trait de plume une nationalité, quand on fait mourir des milliers de déportés en Sibérie, quand on fait couler des flottes et qu'on tient sous les armes un million d'hommes pour maintenir ses sujets et effrayer ses voisins, on ne doit pas s'attendre à soulever l'admiration universelle pour une marque subite de sensibilité à propos des blessures faites par les balles explosibles. D'autant moins que à la première bataille qui se livrera des deux côtés on se servira de bombes, d'obus et autres engins explosibles, et vous verrez que c'est à qui se vantera d'avoir fait merveille.

En dépit des démentis de plusieurs journaux, il y aura prochainement un remaniement considérable dans le personnel de nos représentations à l'étranger. Il peut arriver toutefois qu'il soit retardé jusqu'au mois de septembre. M. de Talleyrand quittera vraisemblablement son poste de St. Pétersbourg; et comme la légation d'Italie à Paris doit être élevée au rang d'ambassade, M. Benedetti, de Berlin, ira à Florence comme ambassadeur. Il serait possible que M. de Persigny allât à Saint-Pétersbourg.

M. Léopold Lehon, député, a été envoyé en mission en Algérie; et déjà on a soulevé la question de savoir si le gouvernement a le droit de soustraire un membre de la Chambre à l'exécution de son mandat législatif, et si ce membre a le droit d'abandonner le mandat des électeurs pour en accepter un autre, fût-il temporaire, du Gouvernement. La question aurait dû être portée à la tribune. Quoiqu'il en soit, on dit que l'Algérie va être dotée d'un sous-gouverneur civil et que ces fonctions nouvelles seraient confiées à M. Lehon. A notre sens, c'est là une demi-mesure qui ne peut produire que de mauvais effets; elle provoquera des conflits d'attributions et ne diminuera en rien l'omnipotence du pouvoir militaire.

Nos députés souffraient beaucoup de la chaleur de mercredi, c'est M. Chesnelong qui a été obligé de quitter la tribune. Il serait beaucoup plus simple que la Chambre tint ses séances, non pas le matin, comme le proposait M. Delamarre, mais le soir vers huit ou neuf heures.

L'*International* publie aujourd'hui une pièce curieuse: c'est le texte d'une dépêche adressée par M. de Bismarck à l'ambassadeur prussien à Vienne. C'est une réponse favorable en principe, mais formulant quelques réserves à une proposition de triple alliance contre la France faite par l'Autriche. La trahison de l'Autriche n'aurait rien qui pût nous surpren-

dre, et elle explique peut-être le rapprochement qui semble s'être opéré depuis peu de temps entre la France et la Russie.

L'indisposition de M. Chesnelong, obligé avant-hier de descendre de la tribune n'aura pas de gravité, pour M. Chesnelong a demandé un congé.

Ce sont uniquement des raisons de santé qui ont déterminé M. Edouard Fould à donner sa démission de député.

Le décret promulguant la loi sur le droit de réunion que publie le *Moniteur*, est daté du 6 juin.

Les journaux allemands s'occupent beaucoup plus que les journaux français du voyage du prince Napoléon. — Ici on croit toujours que le prince n'a aucune mission politique.

L'interdiction de la vente de la *Lanterne* sur la voie publique est maintenue pour le n° de samedi.

Jules de Prémarmay l'ancien critique théâtral de la *Patrie*, où il a été remplacé par M. Edouard Fournier, vient de mourir à la maison Dubois.

La Prusse vient de faire une annexion de marque. Le chef de la maison Rothschild de Francfort est allé s'établir à Berlin.

Je vous signalais des extraits que publie le *Journal des Débats* du troisième volume des *Méditations sur la Religion chrétienne*. M. Guizot est sur l'extrême limite qui sépare le protestantisme du catholicisme; il n'y aurait qu'un pas à faire pour devenir catholique; mais je crains qu'il ne fasse jamais ce pas et qu'il meure sans se convertir, comme il est tombé du pouvoir sans céder.

Un train spécial emmènera demain les ministres qui se réuniront en Conseil à Fontainebleau. La plupart des ministres ont, dans les environs de Paris, des villas où ils se rendent le soir. Cet exercice salutaire leur est recommandé par les médecins qui ont des prescriptions identiques pour les Excellences et les simples bourgeois astreints à un travail de cabinet.

M. Haussmann adresse une seconde lettre au *Figaro*. Il ne veut pas absolument qu'on ajoute au nom de son père l'odieuse qualification de régicide, et il se scandalise qu'on s'obstine à troubler le repos de sa tombe. Le préfet de la Seine, qui se souciait si peu de déplacer les tombes des contemporains pour percer un boulevard, ne veut même pas que touche, même parlant au figuré, à la tombe de son grand-père. Cependant il appartient à l'histoire, et son petit fils ne pourra empêcher dans une ou deux générations, les écrivains de dire de lui le mal qu'il en penserait. M. Haussmann qui a tant bledé de susceptibilités, a enfin découvert le défaut de sa cuirasse.

Beaucoup de curieux se sont rendus aujourd'hui vers le camp de St-Maur, où ont dû avoir lieu des exercices à feu. Mais il est probable que pour éviter tout accident, il n'aura été soigneusement tenu à l'écart.

La hausse persistante des dernières semaines, ne permet guère aux cours des valeurs de s'élever; il est à croire qu'ils resteront quelque temps à peu près stationnaires.

CH. CAHOT.

### L'agitation en Italie.

Les correspondances qui sont transmises de la péninsule italique aux divers journaux donnent gain de cause aux appréciations que nous présentions ces jours derniers sur la situation de l'Italie. Elles sont unanimes à prévoir qu'une tentative de la Révolution semble imminente.

Une lettre que reçoit la *Liberté*, indique clairement l'existence de centres garibaldiens et mazziniens dans les environs des frontières pontificales; d'autre part, le brigandage et l'assassinat sont plus que

jamais à l'ordre du jour. Le curé de Sermogno, village pontifical situé entre Bagnorca et Orvieto, a été tué par des sicaires dans les circonstances suivantes: Un jour de la semaine dernière, cinq individus armés jusqu'aux dents et venant du territoire italien ont pénétré dans ce village et se sont rendus chez le curé; ils portaient une chemise de laine noire, c'est le signe de deux des garibaldiens depuis Montana. Dès que le curé fut arrivé, les cinq individus en question le tuèrent, puis sortirent tranquillement du presbytère et repassèrent le conflin italien.

Dans les provinces de Velletri, Frosinone et Terracine, se montrent constamment des individus suspects.

En même temps que la Révolution semble regagner du terrain, l'unité qui la touche de si près, en perd chaque jour davantage dans les provinces méridionales. La correspondance de la *Liberté*, que nous citons tout à l'heure, démontre très-clairement que les populations des Deux-Siciles attendent plus impatientement que jamais le retour de la monarchie légitime. Qu'on en juge:

« Il serait impossible de le méconnaître, l'espoir luit en ce moment pour les Bourbons de Naples; la population de l'ex-royaume des Deux Siciles, lasse du mal gouvernement italien, aspire après un changement et ouvrirait à la première occasion ses bras à François II ou à la République, peut-être à tous les deux en même temps. Pour allumer l'incendie dans l'ex-royaume, il suffirait d'une étincelle, et je crois, d'après mes renseignements, que cette étincelle tombera sur le chaume napolitain quand la guerre éclatera sur le Rhin.

L'Espagne, qui n'a pas oublié sa vieille domination dans la Péninsule, et dont l'affection à la Papauté est connue, quoiqu'elle ne soit pas affirmée comme la nôtre par deux interventions coûteuses et gênantes, l'Espagne, je parle du gouvernement, serait décidée, en cas de conflit européen, à prêter quelques milliers d'hommes à François II pour tenter un coup de main en Sicile. Cette aide serait précédée de la rupture des relations diplomatiques entre Madrid et Florence, rupture que la reine Isabelle et son parti désirent ardemment et s'efforcent depuis longtemps déjà d'amener. Je crois pouvoir vous certifier ces renseignements. » — *De Précis.*

La *Liberté* n'est pas suspecte, on le sait: Ses informations n'en sont que plus curieuses.

Nous ne sommes pas seuls à prédire le démembrement du royaume italien et la restauration des princes dépossédés par la Révolution. Nous n'avons jamais prétendu que ce retour aux vrais principes s'effectuait en un jour et sans coup férir; ce que nous n'avons cessé de dire et ce que nous croyons fermement aujourd'hui, c'est que l'anarchie ne peut avoir un temps et que tôt ou tard le bon droit reprendra le dessus. (Union.)

### CHRONIQUE DU JOUR.

D'après une lettre turque, il est question d'établir un « bureau de la presse » à Constantinople. Outre le « maintien de la discipline » dans le journalisme, dit ingénument le *Levant Herald*, le directeur de ce bureau sera chargé des relations avec les journaux étrangers amis en leur fournissant des renseignements et des appréciations ayant rapport à la Turquie.

Le *Moniteur* annonce que l'Empereur Napoléon s'est empressé d'acquiescer à la proposition de la Russie tendant à proscrire, dans les armées, l'usage des balles explosibles. Une feuille spéciale contient à ce sujet des renseignements qu'on lira avec intérêt:

« Depuis un certain nombre d'années, il a été introduit dans les armées des balles explosibles destinées à faire sauter les caissons d'artillerie et de cartouches,

et pouvant ainsi contribuer dans une certaine mesure au succès d'un combat. Mais ces balles munies de capsules et n'éclatant qu'au contact de corps durs restaient sans effet lorsqu'elles atteignaient le corps d'un animal ou d'un homme. Voilà qu'on vient d'inventer des balles explosibles sans capsules, pouvant s'enflammer et éclater en frappant des corps d'une faible densité comme le pain ou le corps d'un animal. Des expériences ont prouvé qu'une balle de cette espèce éclate en dix fragments et plus et que si l'explosion a lieu dans le corps d'un homme, la blessure est nécessairement mortelle et très-douloureuse; les matières fulminantes affectant gravement l'organisme et augmentant inutilement les souffrances. »

L'emploi de ces projectiles contre les hommes et les animaux serait donc une véritable barbarie. La Russie, la France et l'Italie viennent de les proscrire; il en sera de même, nous n'en saurions douter, chez les autres nations.

Alexandre Dumas a raconté je ne sais où voir ses œuvres complètes, — les engouffres des archéologues de l'avenir découvrant dans quelques milliers d'années la colonne Vendôme sous les ruines de Paris. Les amateurs d'épigraphie latine en verront bien d'autres! Aussi l'inhumation du chien Néro aux Tuileries jettera certainement quelque obscurité dans les *Précis de l'histoire romaine* que les Duruy de l'avenir écriront pour nos arrière-neveux.

Je suppose bien qu'on n'aura pas enfouie ce fidèle dans un trou, comme un chien, et qu'à défaut de mausolée, au moins une simple pierre indiquera la place où reposent ses cendres, avec cette modeste inscription: HIC JACET NÉRO.

Parlera-t-on encore l'italien en l'an 3000? *Chi lo sa?* — Mais à coup sûr il ne viendra à l'idée de personne que cette pierre, trouvée dans un palais impérial, recouvre les restes d'un chien; que ce chien s'appelait Néro. — noir, en italien, — et les suivants, qui sauront toujours le latin, traduiront imperturbablement: « CI-GIT NÉRON. »

Voyez-vous d'ici l'effet? Et vous figurez-vous le jeune cancé recitant à son père, qui l'écoute sans rire, ce passage de l'histoire romaine:

« On a cru pendant longtemps que l'empereur Neron avait péri à Rome, égaré dans les latrines. La récente découverte de son tombeau au milieu des ruines de Paris, permet d'affirmer que le cinquième César mourut en son palais des Tuileries, à Lutèce, non loin des Thermes de Julien l'Apostat, qui furent restaurés plus tard par un religieux de Cluny nommé Du Sommerard. »

Deux jeunes lions d'Amérique, mâle et femelle, ayant appartenu à l'infortuné empereur Maximilien, sont débarqués hier matin à Calais venant de Londres. Ces lions, qui étaient à Mexico, furent volés à la suite de l'exécution de Maximilien et ont été envoyés à Londres pour y être vendus.

Le roi Victor-Emmanuel en ayant été informé, a envoyé ordre de les acheter pour la menagerie particulière de Turin, où ils se rendent sous la conduite d'un valet du roi d'Italie.

Un journal de Paris annonce ce matin la continuation d'un roman dont il a publié la première partie il y a quelque temps et il s'écrie:

« Nous avons tous frissonné, il y a un mois; préparons-nous à frissonner de nouveau. »

Nous sommes prêts!

Pour la chronique du jour: A. DORWEL.

### Bulletin commercial

La situation se maintient à peu près la même. Le temps d'arrêt qui s'est produit sur les cotons, les mauvaises nouvelles

qui arrivent de Manchester, de Mulhouse et de Rouen où il est question d'une réduction des heures de travail, ont fait une profonde impression ici. Les affaires s'en sont ressenties. On constate cependant une grande animation dans les nouveautés; il a été donné beaucoup de commissions dans ces articles et à des prix en faveur des vendeurs. Les uns ne sont pas aussi heureux; les fabricants se plaignent et ce n'est pas sans raison.

La filature et le peignage sont toujours bien occupés, mais il n'y a plus partout l'encombrement que nous avons signalé dans ces derniers temps.

Nous n'avons pas reçu cette semaine le relevé officiel du marché de Bradford.

J. REBOUX.

### CHRONIQUE LOCALE

Une intéressante cérémonie a eu lieu cette après-midi à l'asile de Blanchemaison. Mgr Régnier, archevêque de Cambrai, arrivé ce matin à Roubaix, a béni la crèche récemment établie dans cet asile.

A trois heures, Sa Grandeur, accompagnée de M. Bernard, vicaire-général, de MM. les doyens de Notre-Dame et de St-Martin et de M. l'abbé Mouton, professeur au collège N.-D. des Victoires, arrivait dans l'établissement où elle était reçue par l'Administration municipale, les dames patronnesses des asiles et les sœurs de la Sagesse.

Lorsque Monseigneur eut pris place sous le dais qui lui avait été réservé, M. Constantin Descat, maire de Roubaix, prononça le discours suivant:

« Monseigneur,

« La Providence qui a permis à notre ville d'occuper un rang que rien dans son passé ne paraissait lui faire espérer, lui a imposé le devoir de veiller à ce que tous les habitants qu'elle a appelés dans son sein trouvent de justes compensations à leurs travaux.

« La première condition de la prospérité d'une ville industrielle est de lui assurer des bras forts et intelligents.

« L'ensemble des institutions dont notre ville est dotée et dont le but est d'améliorer le sort de la classe laborieuse, laisse une lacune que les dames de Roubaix se sont imposé de combler; émuës d'un si grand nombre d'enfants que les mères occupées dans les ateliers ne pouvaient soigner elles-mêmes, les dames se sont réunies en société de crèches afin de remplacer, dans la plus grande mesure possible, les mères de ces pauvres et intéressants enfants.

« L'humble local que Votre Grandeur daigne bénir en ce jour, est le premier pas de cette société naissante.

« L'Administration municipale et l'édilité toute entière pouvaient rester étrangères aux efforts d'une œuvre si belle, touchant à l'avenir même de la cité.

« Aussi avons-nous joint nos vœux et ceux du Conseil municipal, à la demande des dames de Roubaix, pour obtenir du gouvernement de l'Empereur, que cette œuvre éminemment utile soit comprise parmi celles qui sont placées sous l'auguste patronage de S. M. l'Impératrice.

« L'Administration, interprète fidèle de la population roubaisienne et spécialement des nos ouvriers, exprime leurs sincères remerciements aux dames qui s'occupent de l'œuvre des crèches.

« Votre présence, Monseigneur, apporte un si vif éclat à cette cérémonie, qu'elle laissera dans tous les cœurs un souvenir ineffable reconnaissance pour les bénédictions que vous voulez bien appeler sur l'œuvre des petits enfants de Roubaix. »

Au nom des dames patronnesses, M<sup>me</sup> Constantin Descat prit à son tour la parole; elle remercia le prelat de l'encouragement qu'il voulait bien donner à l'Institution naissante que les dames de Roubaix prendront à cœur de développer.

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro.

— Eh bien, mes bons amis, s'écria-t-il, quoi de plus simple alors que de dire adieu à un endroit où on ne peut pas vivre en paix? Allons, monsieur Valkiers, prenez une bonne résolution. Allez demeurer en ville: je répons d'un succès complet.

— Impossible; je ne puis songer à pareille chose, répondit Adolphe. Je le reconnais, monsieur Van Horst, je remercie Dieu si je pouvais accomplir votre vœu; mais il y a des obstacles que je ne puis surmonter. Je vous remercie toutefois de votre bonté.

— Puis je savoir quels sont ces obstacles?

— Le jeune homme secoua tristement la tête.

— Aller demeurer en ville, répondit Francoise, est une chose qui, au commencement, exigerait de grandes dépenses, monsieur. Nos parents ont fait de nombreux sacrifices: nous n'avons pas les moyens...

— Ah! ah! s'écria Van Horst en riant, n'est-ce que cela? Tant mieux! C'est l'argent qui vous manque? Tenez, soyez franc avec moi, car je veux vous faire du bien. Dites-moi, le défaut d'argent est-il la seule chose qui vous empêche d'aller demeurer en ville?

— Ma sœur vous a révélé un secret que je voulais tenir caché au moins pour vous, répondit Adolphe d'une voix plus faible. Je le lui pardonne, parce que c'est une pensée généreuse qui l'a fait parler. Maintenant que vous le savez, monsieur Van Horst, je vous dirai sans détour que ce serait un bonheur inexprimable pour moi de pouvoir quitter cet endroit. Rien ne me retient, si ce n'est le défaut des moyens pour aller demeurer ailleurs.

— Eh bien, c'est bon, docteur. Vous m'avez guéri d'un mal qui sans vous m'aurait infailliblement conduit au tombeau. Nous verrons si je suis impuissant à mon tour pour guérir votre chagrin. Je vous prêterai de l'argent, je vous donnerai de l'argent, cela m'est égal; je ferai bien en sorte que vous ne soyez pas dans l'embarras pour me rendre tout, si vous aimez mieux ne pas avoir d'obligation envers moi. J'ai à mon château trois ou quatre personnes qui m'attendent; pardonnez-moi, mes bons amis, de vous quitter sitôt; vous viendrez dîner chez moi demain, docteur.

Il avait déjà fait quelques pas, lorsqu'il se frappa le front du geste de quelqu'un qui se rappelle tout à coup une affaire oubliée; il glissa la main dans la poche de son habit, et dit en rentrant dans la chambre:

— Quelle distraction! J'allais oublier le but principal de ma visite! Docteur, je suis venu pour vous payer vos honoraires.

Il tira de son portefeuille un papier cacheté qu'il déposa précipitamment sur un meuble à côté de lui, et courut vers la porte en ajoutant:

— Vous me donnerez un reçu demain. Restez, restez, mes amis, ne me reconduisez pas; au revoir!

A peine avait-il disparu, que Francoise sauta au cou de son frère en s'écriant:

— Adolphe, Adolphe, c'est un ange que Dieu nous envoie pour sauver Adeline... Quel bonheur! Maintenant, vous ne serez pas obligé d'épouser Constance.

— Que dira ma mère?

— Ouvrez, Adolphe, fit Francoise!

Adolphe ouvrit lentement l'enveloppe

cachetée. Elle ne contenait aucun écrit; mais d'un de ses plis s'échappèrent deux morceaux de papier imprimés qui tombèrent légèrement à terre. Ils se regardèrent avec stupeur.

— Deux mille francs! balbutia Adolphe.

Mais Francoise, aussitôt qu'elle eut compris qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion, s'écria:

— Mère, venez, venez vite! une heureuse nouvelle!

La veuve Valkiers, qui attendait impatiemment, dans une chambre voisine, la décision que son fils allait prendre relativement à son mariage avec Constance, parut aussitôt dans le cabinet et demanda en riant:

— Ah! ah! bonne nouvelle? Je puis donc aller annoncer votre consentement au notaire?

Francoise ne laissa pas à son frère le temps de répondre.

— Voyez, mère, ceci est pour vous, pour vous tout à fait. Adolphe l'a gagné légitimement. Ce sont les honoraires que lui donne M. Van Horst.

— Deux mille francs!

— Maintenant, vous ne serez plus embarrassé de payer le pharmacien d'Anvers, n'est-ce pas?

La mère regarda les deux petits chiffons de papier avec stupeur; puis, comme si elle doutait de la réalité de ce secours attendu, elle leva les yeux sur Adolphe, pour lui demander ce que cela voulait dire.

— Je vais vous expliquer la chose, ma mère, dit le jeune homme. M. Van Horst a recouvré la santé. Les deux mille francs sont le prix de mes soins, à ce qu'il dit. Ils nous appartiennent donc en toute pro-

priété, et nous pouvons en disposer selon notre bon plaisir.

— Qu'il soit béni pour sa noble générosité! s'écria la veuve Valkiers. Que d'humiliations cet argent va nous épargner! car un mariage, Adolphe, nécessite une foule de frais.

— Mais, ma mère, interrompit Francoise, il ne doit plus être question de ce mariage. Adolphe n'épouse pas Constance.

Un cri de pénible surprise échappa à la veuve Valkiers.

— Vous ne savez pas, ma mère, continua Francoise, M. Van Horst veut absolument que nous allions demeurer à Anvers. Adolphe doit aller dîner demain au château; là, tout se décidera. Pourquoi mon frère se marierait-il, encore contre son gré, avec une personne qui n'a jamais aimé?

— Adolphe! Adolphe! gémit la veuve, est-il vrai que vous n'hésitez pas à refuser la main de Constance?

Le jeune homme saisit la main de sa mère, et répondit en la serrant avec tendresse:

— Ecoutez-moi avec indulgence, ma mère, et après cela, prononcez vous-même sur mon sort. Avant l'arrivée de M. Van Horst, j'étais décidé à remplir vos vœux et à épouser Constance. J'avais compris mon devoir. Et cependant, mère, la seule pensée de ce mariage faisait saigner mon cœur.

— Mais pourquoi donc? demanda la mère.

— Il m'en coûte beaucoup de faire cette confidence même à vous, reprit le jeune homme profondément ému. Voyez-vous, ma mère, je n'aime pas Constance... j'aime Adeline.

— Vous aimez Adeline! répéta la veuve; la fille de votre ennemi! elle qui vous hait, peut-être!

— Comment pouvez-vous dire cela, mère? s'écria Francoise. Adeline dépeint et penche insensiblement vers la tombe, parce que son amour pour mon frère est sans espoir. S'il avait accepté la main de Constance, soyez sûre que nous n'aurions pas quitté le village assez vite pour ne pas voir porter la pauvre Adeline au cimetière.

La veuve Valkiers était profondément émue; une larme brillait dans ses yeux.

— Considérez, ma mère, dit Adolphe, quel serait mon sort avec Constance. Assis à ses côtés, je penserais sans cesse à une autre. Il me faudrait la tromper, feindre de l'amour pour elle, lui parler un langage hypocrite qui ne viendrait pas du cœur; ne comprenez-vous pas, ma mère, tout l'horreur d'une pareille position?

— Quelle révélation! si je l'avais su! soupira la veuve.

— Eh bien, ma mère, prononcez vous-même, dit le jeune homme, puis-je accepter la main de Constance?

— Non, non...

— Mais comment, reprit Adolphe, serons-nous connaître ce refus au notaire?

— Une mère seule peut traiter ces sortes d'affaires avec la prudence voulue. Adolphe lui sauta au cou et répondit:

— Merci, merci, ma mère! soyez bénie pour tant d'amour!

Et tous ensemble quittèrent le cabinet pour aller trouver le vieillard, qui attendait avec impatience le consentement d'Adolphe.

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro.